

Savoir ce qu'auteur a dit, c'est aussi savoir ce qu'il n'a pas dit. C'est pouvoir distinguer ce qu'il a dit de ce que d'autres ont dit, y compris ses prédécesseurs, ses maîtres quand il en a eu, ses amis, ses élèves, ses successeurs

Denis Kambouchner, professeur d'histoire de la philosophie moderne à l'université Paris I, a publié en janvier 2015: « **Descartes n'a pas dit** »

Ou le répertoire des fausses idées sur la philosophie de Descartes

Aucun philosophe n'est plus connu que Descartes, et aucun n'est plus mal connu. Chacun croit savoir ce qu'il a dit, et beaucoup se dispensent de le lire. Que ce soit dans l'enseignement, dans les représentations collectives, dans les publications généralistes ou même dans certains travaux spécialisés, les formulations cartésiennes sur des points cruciaux de la métaphysique, de la physique, ou d'autres domaines de la réflexion ont été quasi systématiquement durcies, par un implacable effet d'érosion ou d'abrasion des nuances et des raffinements qu'elles comportaient.

En vingt et un chapitres Kambouchner dresse un tableau des méprises les plus constantes et se propose de les dissiper.

Pour illustrer la démarche voici quelques « fausses idées » relevées et corrigées :

1. Dans les écoles, on n'apprend rien d'utile

C'est ce qu'on lit dans le Discours de la méthode : « j'ai passé, huit ou neuf ans dans l'une des plus célèbres écoles de l'Europe ; j'y ai étudié quantité de choses ; mais ç'a été pour me rendre compte ensuite que je n'y avais rien d'appris de vraiment « utile à la vie », et pour me retrouver « comme un homme qui marche seul et dans les ténèbres » ».

De ce passage on en a conclu, un peu vite, que Descartes condamnait l'enseignement qu'il avait reçu.

Il n'en est rien car la vraie philosophie est dans la connaissance **des premières causes et des vrais principes** dont on pourra déduire les raisons de tout ce qu'on est capable de savoir et qui constitue le degré ultime de la sagesse. **L'éducation des écoles ne délivre rien de tel** : son domaine propre n'est que *l'avant-dernière étape* dans les degrés de sagesse définis dans la Lettre-Préface des « Principes de la philosophie ». A savoir : (1) les notions claires par elles-mêmes qu'on peut acquérir sans méditation, (2) l'expérience des sens, (3) ce que la conversation des autres hommes nous enseigne, (4) la lecture des livres écrits par des personnes capables de nous donner de bonnes instructions, (5) la vraie philosophie, qui est la dernière étape.

2. Les sens nous trompent

Toujours ? « j'ai *quelquefois* éprouvé que les sens étaient trompeurs, et il est de la prudence de ne se fier entièrement à ceux qui nous une fois trompés » (Première Méditation des Méditations Métaphysiques). Une lecture rapide oublie le « *quelquefois* ».

Il n'y a pas de dysfonctionnement général des sens. Que nos sens soient trompeurs (parfois) sont une raison pour leur retirer une confiance aveugle mais non pour réputer faux tous leurs rapports.

Ce que souligne Descartes c'est la force des sensations qui nous trompent sur le statut et vraies propriétés des corps qui sont seulement l'étendue et la grandeur, la divisibilité, la figure et le mouvement.

Cela étant, les sens rendent tous les services qu'on peut attendre d'eux, en fournissant aussi bien sur l'état interne du corps que pour les qualités sensibles (couleurs, odeurs, chaleur, saveurs...) des indications d'une grande précision.

Ni excès de confiance, ni excès de défiance : la vérité philosophique est dans l'entre-deux.

3. Rien n'est vrai sinon ce qui est clair et distinct.

« Toutes les choses que nous concevons clairement et distinctement sont vraies » ; il est abusif d'en conclure que « *seules* les choses que nous concevons ... ». Le même esprit qui aura appris à concevoir clairement et distinctement les questions mathématiques, puis les vrais principes de la connaissance humaine, sera aussi le plus capable de porter sur les circonstances de la vie le regard ou le jugement le plus clair et le plus solide.

Il y a du vrai au-delà de ce qui nous apparaît de manière claire et distincte, même si l'on ne peut exiger la même certitude dans « la conduite de la vie » que dans les sciences.

4. La méthode consiste en quelques règles seulement

Quatre règles forment l'essentiel de la « vraie méthode pour parvenir au plus haut degré de la connaissance » :

- Ne recevoir jamais aucune chose pour vraie, que je ne la connusse évidemment être telle ou ne comprendre rien de plus en mes jugements que ce qui se présenterait si clairement et si distinctement
- Diviser chacune des difficultés que j'examinerais en autant de parcelles qu'il se pourrait
- Conduire par ordre ses pensées et monter comme par degrés de la connaissance des objets les plus simples jusqu'à celle des plus composées
- Faire partout des dénombrements si entiers, et des revues si générales, que je fusse assuré de ne rien omettre.

Mais la méthode, résumée dans ces 4 règles, est affaire de pratique plus que de théorie : si elle est dans chaque démarche intellectuelle, elle doit s'adapter à la matière singulière examinée : la méthode est un art d'inventer qui va au-delà d'une stricte application formelle.

5. Dieu aurait bien pu faire que 3 et 2 fassent 4

Descartes ne dit jamais : « Dieu aurait pu faire que 3 et 2 fassent 4 » ni même : « Il aurait pu faire que les contradictoires soient ensemble ». Les formules utilisées sont plus subtiles : « *Dieu a été libre de faire qu'il ne fût pas vrai que...* ». Car s'il est inconcevable pour nous que 3+2 fassent 4 il est tout aussi inconcevable que Dieu ait pu être limité par des règles, que Dieu ait eu à choisir entre des mondes possibles dont certains nous seraient plus concevables que d'autres car Dieu ne choisit pas comme nous, il **crée** seulement. Ce monde, avec ses lois qui sont aussi les lois de notre pensée, est donc l'unique monde. Il n'y a pas à s'interroger davantage.

6. L'homme doit devenir maître et possesseur de la nature

Descartes est accusé d'avoir été le promoteur du règne de la technique.

Tout part du *Discours de la méthode* où Descartes parle de bâtir, au lieu d'une philosophie « spéculative » comme celle qui s'enseigne dans les Ecoles, une philosophie « pratique » grâce à laquelle nous deviendrons « *comme* maitres et possesseurs de la nature » ; ce qui est à désirer, ajoute-t-il, « pour une infinité de commodités », notamment pour la santé et pour la prolongation de la vie.

L'idée n'est pas nouvelle puisqu'on la trouve déjà chez Francis Bacon (1561-1626). La philosophie cartésienne n'a pas pour objectif la domestication des forces de la nature mais la maîtrise de sa propre nature.

Dans la formule : « nous rendre comme maîtres et possesseur de la nature, le « comme » n'est pas de trop.

Ces quelques exemples illustrent l'approche de Denis Kambouchner. L'ensemble est très rigoureux et enrichissant, même sans être familier de l'œuvre de Descartes. Le livre peut en constituer une porte d'entrée.